L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 30 JUILLET 1894

67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 30 JUILLET 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par P. Ad. Fortier, constable de la Deuxième Cour de Cité. No 50 rue Conti, entre le Passage de la Bourse et la rue Royale—Un lot de meubles de maison, un lot de bois de noyer, une barre en acajou et un lot de moulures, etc.

MANIES D'ECRIVAINS.

C'est un sujet qu'on a souvent traité, et qui abonde en anecdotes souvent rééditées. On lit néanmoins, avec plaisir, ce que nous raconte encore, au sujet des habitudes de littérateurs plus ou moins connus, M. Eugène Mouton, dans la *Revue bleue*:

"Quelqu'un que je connais intimement n'écrirait pas, pour un empire, autrement qu'avec une plume d'oie, parce qu'il a reconnu que la plume de fer donne de la raideur au style et de la maigreur aux contours des images. Il lui faut de l'encre de la Petite-Vertu, parce que celle-là seule est vraiment noire.

Il lui faut du papier in-quarto glacé, pour que la plume ne s'accroche pas; ferme, pour que les feuillets du manuscrit ne fléchissent pas quand on les manie. Il ne tolère rien sur sa table que l'encrier, qui doit être toujours sans la moindre tache d'encre, et une boîte à couvercle, sans clef ni bouton, où sont réunis canifs, crayon, grattoir, gomme élastique et couteau à papier. Demandez-lui pourquoi tout cela et, à propos de chaque objet, il vous en démontrera les propriétés uniques et indispensables, et vous fera convenir que, sans ces instruments, sa tête n'aurait jamais pu produire une ligne de prose, même mauvaise.

"Un de nos romanciers, qui occupe en même temps une très haute position dans la magistrature, ne peut écrire que sur de petits carrés-longs d'un papier glacé verdâtre. Il recopie chaque feuillet jusqu'à ce qu'il n'y ait pas une rature.

"Dans un autre genre, nous pouvons citer une femme de lettres qui, sur du papier écolier grand comme deux cartes de visite, écrit tout d'un trait, sans souffler, une cinquantaine de lignes qui se touchent, avec des caractères très longs, des lettres pressées comme des pruneaux. Quand la page est pleine, elle prend une autre feuille, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle en ait écrit quatre cents, cinq cents, mille! Alors elle les rassemble, les enveloppe, et va les porter à l'impression, le tout sans avoir relu, non pas une page, non pas une phrase, mais même un seul mot de son manuscrit! Et ce n'est pas plus mauvais que beaucoup de romans célèbres; quelques-uns ont même été très appréciés. Si nous pouvions répéter ici le verbe dont se servait le pauvre Gonzalès pour qualifier le procédé de production des femmes auteurs, on serait moins surpris de la fluidité de leur style, et on rirait bien; mais ce verbe, tout français qu'il, est trop peu usité.

"A l'extrême opposition de cet intarissable débordement, on peut mettre Mérimée, qui a recopié dix-sept fois le manuscrit de *Colomba*, et de qui l'on peut dire, comme de notre femme auteur, que ce n'était pas plus mauvais pour cela.

"J.-J. Rousseau suit de bien près Mérimée sous ce rapport: on n'a qu'à voir, dans les *Confessions*, comment il ne cessait de lire et de relire le manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*; comment, quand ce fut fini, il le noua avec de jolies petites faveurs; bleues ou roses, c'est ce que nous ne saurions préciser.

"Celui-là avait d'ailleurs un procédé très personnel, rare chez les écrivains d'imagination: il écrivait de mémoire. Comme son style est une véritable musique analogue aux symphonies de Mozart et surtout de Beethoven, il composait de tête ses périodes et se les chantait souvent pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la mélodie lui en parût satisfaisante; et quand il se savait bien par cœur, il les mettait par écrit. Il pratiquait d'ailleurs une méthode qui est la meilleure de toutes et dont on obtient de merveilleux effets: il travaillait dans l'espace, dans la lumière, en pleine nature, tantôt rêvant assis ou couché au pied d'un arbre, tantôt escaladant les rochers, palpitant de vertige au bord d'un abîme, ou perché comme un aigle au sommet d'un pic.

"Lequel vaut mieux de ces procédés? Celui qui réussit à son auteur, car comment les comparer, puisqu'ils sont tout opposés?

"Voilà Alexandre Dumas père, qui a fait cent chefs-d'œuvre, on peut le dire, et qui, une fois assis à sa table de travail, écrivait 17 et 18 heures de suite sans s'arrêter, sans relire une ligne, et sans que la verve de sa prodigieuse imagination se ralentît un seul instant. Mais tout à coup, au milieu de sa course échevelée, la plume s'arrêtait net. Le malheureux levait les yeux de côté pour chercher un souvenir.... Mort et damnation! le personnage dont il racontait l'aventure était mort depuis trois chapitres, ou bien ne pouvait arriver d'Afrique ou de l'Inde qu'au chapitre suivant. Et alors c'étaient des angoisses, des sueurs froides, des rages, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le fil des événements, redressé les anachronismes du récit.

"Chez Alexandre Dumas fils, le décor change. C'est longuement, profondément, qu'il médite et organise la puissante machine dont il va calculer les rouages et animer les ressorts. Pas à pas, mot à mot, le drame se construit dans sa tête, chaque idée est formulée à part et déposée à son rang, pour être retravaillée, pétrie, remaniée de nouveau, et c'est seulement quand toutes les pièces de l'œuvre sont prêtes que l'auteur entreprend de les assembler.

"Mais tous les auteurs n'ont pas le jet inépuisable de Dumas père ou le burin patient de Dumas fils.

"Ponson du Terrail, par exemple, à force de verser des torrents d'encre, finissait par s'y noyer la mémoire, et il faisait défiler dans ses romans tant de personnages également extraordinaires, qu'il les oubliait dès qu'il les avait perdus de vue et ne les reconnaissait plus quand il les retrouvait. Et alors, pour ne pas lâcher le fil de l'histoire, il avait sur sa table, rangées en cercle, des poupées costumées représentant chacune un des personnages, et, aussitôt le rôle d'une poupée fini par mort ou disparition quelconque, Ponson du Terrail la prenait par le cou et la précipitait dans son tiroir; et le romancier pouvait continuer à tirer les ficelles des marionnettes survivantes sans crainte de voir le mort ressusciter et tout mettre sens dessus dessous.

"D'autres, et ceux-là sont les plus redoutables pour les éditeurs et pour eux-mêmes, ne sont pas capables d'écrire à la plume: leur manuscrit fini, ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils ont barbouillé sur le papier, et c'est seulement quand l'épreuve imprimée leur arrive qu'ils se rendent compte de ce qu'ils ont fait. Ils tombent des nues, ils ne conçoivent pas qu'ils aient pu dire ceci, oublier cela, placer telle idée ici ou là; et alors commence une série telle de corrections, d'additions, de suppressions, de transpositions, que tout est à recommencer. On recommence un second placard: même bouleversement. Après deux ou trois autres épreuves, ils jurent leurs grands dieux que tout est au point: on décide à mettre en pages. Et le voilà qui recommence, avec cette aggravation qu'à chaque fois il faut défaire la forme et remanier les seize pages d'une feuille, ce qui coûte des sommes folles en heures et de correction.

"C'est à ce jeu-là que Balzac, au lieu de s'enrichir par la prodigieuse production de son génie, a vécu dans la misère, les corrections absorbant d'avance les bénéfices qu'il espérait de ses chefs-d'œuvre: plus il écrivait, plus il s'enfonçait dans la ruine.

"C'est de même que Cousin arrivait, dit-on, à faire dépenser à ses éditeurs 30,000 francs pour un ouvrage de philosophie.

"Il y a encore une autre misère d'écrivain: c'est l'écriture. Emile Deschamps,—cela tenait, hélas! à la cécité qui le menaçait et dont il devait mourir fou d'horreur,—avait une écriture si prodigieusement indéchiffrable qu'il ne pouvait se lire lui-même. Un de nos amis communs m'a raconté que plus d'une fois, ayant reçu de lui un billet illisible et l'ayant renvoyé à Emile Deschamps avec un point d'interrogation suivi de plusieurs points d'exclamation, celui-ci ne pouvant lui-même déchiffrer sa propre écriture, prenait sa canne et son chapeau et venait dire à son ami ce qu'il avait tenté de lui écrire.

"Il y a une manière d'écrire qui réussit assez bien à certains auteurs dont les idées ont besoin d'être activées par un mouvement général du corps: c'est de ne pas écrire. On parle, on gesticule, on *marche* son roman; ce n'est plus l'auteur penché sur sa table et accroché à sa plume, c'est l'auteur en scène et improvisant, tandis qu'un scribe, réduit au rôle de phonographe vivant, écrit sous sa dictée. C'est ainsi que travaille Arsène Houssaye. Ce procédé permet de produire beaucoup en peu de temps; mais pour qui n'en saurait pas faire un usage constant, il semble de nature à entraîner beaucoup de longueurs et d'incorrections, qu'il faudra modifier en se relisant. Et puis l'effet du discours écrit n'étant pas le même que celui du discours parlé, il est difficile qu'il n'y ait pas de grand mécomptes sur ce que les lecteurs jugeront du livre."

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

PREMIÈRE PARTIE.

BAZEILLES-LE-MAUDIT.

I

Elle vit aussi des officiers de toutes armes.

Mais nulle part Lavidry.

Elle cherchait surtout là où elle voyait le plus de cadavres, parce que c'était là que le danger avait été le plus grand et là que, sûrement, dans son désespoir, Lavidry s'était rué au-devant de la mort.

Quelle nuit funèbre! On entendait, de toutes parts, les hourrahs des vainqueurs et jusqu'à une heure très avancée, les musiques ne cessèrent de jouer et de célébrer le grand triomphe.

Vers minuit, Marthe s'échappa de la cave et monta dans le jardin. Elle voulait aller prier auprès du pauvre Michel.

La maison était encombrée de soldats qui buvaient ou dormaient.

Dans le jardin, ils avaient installé des tables, à l'aide de planches posées sur des tonneaux et ils mangeaient, dévoraient.

Des bandes passaient, partout, en allégresse et chantaient des chansons du pays natal, très harmonieuses.

Mais tout près d'elle, des soldats avinés, ceux qui étaient à l'une des tables improvisées, hurlaient un refrain bachique, dont les mots lui entrèrent dans le cerveau, à jamais, bien qu'elle ne connût point la langue.

Ils chantaient en levant leurs verres:

Trink! Trink! Trink!
Wenn in meiner Tasche
Noch ein Thaler klingt!

—Buvons! Buvons! Buvons! tant qu'un thaler sonnera dans notre poche!

En chancelant elle passa.

Elle alla s'agenouiller sur la terre fraîchement remuée, elle commença à demi-voix sa prière:

"Notre père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel.."

Et les soldats hurlaient plus fort:

Trink! Trink! Trink!

Elle ne put continuer. Cela lui faisait un mal affreux.

Elle resta là, pourtant, sur cette tombe, et personne de ceux qui la virent n'osa la déranger....

Et tous ses efforts pour prier, pour s'isoler échouaient devant le refrain stupide des ivrognes à leur table.

Trink! Trink! Trink!

Soudain, un silence profond. C'est un officier qui apparaît. Marthe, qui lève les yeux, tressaille. Elle a reconnu l'assassin de Michel Mornas. Il y a des torches allumées dans le jardin et les moindres coins en sont visibles. L'officier aperçoit aussi la jeune fille. Il reste un moment immobile. Oh! c'est bien lui, très grand, très fort.... Et ce visage si froid, ces yeux de glace!.... Et cette barbe blonde, soyeuse, tombant en carré, sur le col de la tunique!.... Toute sa vie, maintenant, elle est bien sûre de le reconnaître!.... Le bandit!......

Machinalement, comme pour échapper à ce spectacle, elle recommence: "Notre père qui êtes aux cieux...."

Mais l'officier a fait un signe aux soldats qui se rasseyent et reprennent leur chanson:

"Que votre volonté soit faite," dit Marthe.

Et le refrain reprend:

Trink! Trink! Trink!

Elle veut achever sa prière et elle arrive à la fin:

"Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous...."

L'officier la regarde toujours, cloué à cette même place.

Et Marthe le voit, de nouveau.

La prière expire sur ses lèvres. Elle n'achève pas sa promesse de pardon! Devant ce meurtrier! Ah! non, non! Jamais!!

Et elle se lève, elle s'en va....

Le meurtrier la suit des yeux, puis lui-même s'éloigne.

Marthe, avant de rentrer, s'arrête tout à coup.

Est-ce que c'est le hasard, seulement, qui a ramené cet homme sous son toit, cette même nuit?

Non, elle ne le croit pas! Elle croit à une intervention supérieure.

Il a disparu. Peut être ne le reverra-t-elle jamais plus?

Alors, obéissant à une impulsion singulière et qu'elle ne raisonne pas, elle fait un signe à un sous-officier bavarois qui passe près d'elle, un carnet à la main et prenant des notes pendant qu'un soldat l'éclaire avec une lanterne:

—Monsieur?

Le sous-officier la regarde, ne répond pas et s'éloigne.

Elle le poursuit.

—Monsieur, un seul renseignement. Parlez-vous français?

—Oui, un peu. Qu'est-ce que vous voulez?

—Le nom de l'officier qui sort d'ici?

—C'est le capitaine William Staubach......

—Merci!

Et elle redescendit auprès de son fils, se répétant:

—William Staubach! Staubach! Staubach! sois maudit!.... Et ne te retrouve jamais sur ma route, car je te rendrais le mal que tu m'as fait.

Trink! Trink! Trink!

répondent les ivrognes autour de leur table, comme le refrain ironique de son désespoir, de ses angoisses, de sa haine!

Wenn in meiner Tasche
Noch ein Thaler klingt!

Dans le fond du caveau, heureusement, on n'entendait rien! Toute la nuit se passa et l'on ne revit pas la grand'mère.

Qu'était-elle devenue?

Elle avait parcouru Bazeilles, elle avait parcouru Sedan; elle avait visité toutes les ambulances; elle avait questionné tous ceux qu'elle rencontrait et qui portait à leur collet ou à leur képi le numéro du 34e régiment, le régiment de son fils.

Une fois même elle rencontra un petit soldat imberbe qui, sans fusil, sans baïonnette ni ceinturon,—ayant tout jeté dans la Meuse après la reddition,—flânait par les rues de la ville les mains dans les poches.

Marthe l'eût reconnu, ce petit soldat: c'était Darnetal.

La grand'mère l'interrogea anxieusement.

—Le capitaine Lavidry? fit le soldat. Vous le connaissez?

—Je suis sa mère.

Darnetal eut un geste de pitié, un moment d'hésitation; puis:

—Je ne pourrais pas vous renseigner, madame, je ne sais rien.

Elle s'éloigna:

Darnetal la regardait partir, murmurant:

—Grièvement blessé! Il doit être mort à l'heure qu'il est.... Pauvre femme!... En ces jours de catastrophe, les gens comme moi qui n'ont plus ni père ni mère sont bien heureux!......

Il disait vrai, le petit soldat

Lavidry cherchant la mort avait fini par être frappé entre Balan et Bazeilles, dans les dernières heures de la lutte.

Une balle en pleine poitrine.

Et il était tombé en souriant et en disant:

—Enfin!

La lutte s'était continuée autour de lui, puis les Français avaient été repoussés; les Allemands étaient survenus; la fusillade avait cessé; le canon s'était tu; mais il ne s'était aperçu de rien de tout cela.

Il était évanoui.

Quand il revint à lui, le soleil baissait derrière les coteaux.

Tout était calme; le ciel était bleu.

Il se sentait dans un anéantissement absolu, coulant vers la mort, vers l'éternité, avec une douceur infinie.

Pourtant, il se souleva.

Il regarda autour de lui.

Rien ne semblait vivre, parmi tous ceux qui étaient étendus là, dormant leur dernier sommeil.

Mais tout à l'heure, on viendrait; on s'apercevrait qu'il n'a pas cessé de respirer et on le ramasserait, on l'emporterait pour le soigner, ami ou ennemi.

Et cela, il ne le voulait pas!

Si faible qu'il fût, si grande que fût sa souffrance, il avait encore assez de présence d'esprit pour réfléchir ainsi.

L'épouvante de la vie lui restait, de la vie rendue impossible par le déshonneur de sa fille.

Il l'avait tant aimée, sa fille!

Il sentait que son cœur était brisé, était mort!

Et il ne voulait pas survivre à son cœur.

Non loin de lui est un petit bois, grimpant le long d'une côte en pente douce.

La lutte y a été ardente, désespérée, car les cadavres français et allemands y sont nombreux, pressés les uns contre les autres, confondus dans une terrible et éternelle promiscuité.

Il ira se cacher!

Il se traîne.

Le bois est tout près de lui. Mais le voyage est bien long!

Mais c'est un but suprême qu'il veut atteindre.

Là, du moins, il mourra tranquille, car il ne veut pas qu'on le sauve!

Enfin, il y arrive.

En s'aidant des ronces et des branches, des racines et des pierres, il grimpe jusqu'à un paquet de broussailles, derrière lesquelles il tombe anéanti, à l'ombre des grands arbres, des chênes et des hêtres, sur un lit très doux de hautes fougères qui se replient sous son corps.

C'est là qu'il va mourir.

Et, en effet, il ferme les yeux et reste immobile.

Ce dernier effort a été si grand qu'il s'évanouit pour la seconde fois.

Mais la mère, infatigable, n'a pas cessé de chercher son fils.

Et elle prie, tout en marchant, tout en parcourant le calvaire.

Et alors que les ombres s'épaississent, que la nuit va venir et que toute chance va lui être enlevée, la pauvre et courageuse femme se penche, pour la dernière fois, dans le bois de chênes et de hêtres sur les braves gens tombés pour leur devoir.

Soudain elle s'arrête.

Sous la coupole des chênes, un peu de lumière glisse encore, pendant qu'obliquement les flèches rouges du soleil qui se couche piquent les troncs des arbres.

Et sous les yeux affolés de Mme Lavidry, apparaît son fils ensanglanté.

Et il est si pâle que certainement il doit être mort.

Elle ne cherche même pas à s'en assurer.

Elle l'a retrouvé. C'est tout ce qu'elle voulait. Pour elle, du moment qu'elle l'a retrouvé, c'est qu'il n'est pas mort!

Elle court, elle appelle, elle cherche des hommes qui puissent l'aider à relever ce corps.

Mais la nuit est devenue. Personne!

Elle ira jusqu'à Sedan s'il le faut!

Tout à coup, un homme l'arrête, surpris par les pleurs, les cris, l'allure désordonnée de la grand'mère.

—Que cherchez-vous? Que demandez vous?

Elle regarde. La nuit permet encore de voir.

C'est un Français, c'est un officier supérieur, commandant.

—Je cherche des brancardiers pour relever mon fils....

—Votre fils?

—Oui, le capitaine Lavidry, du 34e, blessé, là, dans ce bois....

Le commandant a tressailli à ce nom.

—Lavidry! fait-il d'une voix altérée.... On m'avait dit qu'il s'était battu en désespéré et que la mort l'avait épargné!

—Hélas! Vous le connaissez?

—Oui!.... nous sommes frères d'armes.... je suis le commandant de Trélon-Fontaines. Ne vous a-t-il pas parlé de moi?....

—Souvent... Dans toutes ses lettres! Ah! comme il vous aime!

—Pas plus que je ne l'aime moi-même! dit l'officier, ému. Mais conduisez-moi auprès de lui.... Je n'ai besoin de personne pour le relever, pour le soigner s'il vit encore, et avec votre aide....

—Hâtons-nous! hâtons-nous!

Et ils courent.

Elle le dirige dans les ténèbres qui s'épaississent.

Ils arrivent au bois funèbre.

Elle le traverse. Elle monte le long de la pente.

Elle a pris la main de l'officier qu'elle entraîne.

Et enfin, elle s'arrête devant les fougères où repose Lavidry.

—C'est là! dit-elle.

Sous les arbres maintenant l'obscurité est telle que M. de Trélon-Fontaine ne peut s'empêcher de dire:

—Etes-vous certaine de ne pas vous tromper?

—Oui, j'en suis certaine!

Il se penche et reste immobile un moment sur son ami.

—Que faites-vous? dit la mère.

Et la voix basse et troublée de l'officier répond:

—J'écoute si le cœur bat!

Alors, la mère, dans sa confiance sublime, irraisonnée:

—Mais je vous dis qu'il n'est pas mort!

Un silence. Le commandant écoute toujours.

—C'est vrai, dit-il, le cœur bat toujours, mais si faible que j'ai bien peur qu'il cesse de battre dans le trajet que nous ferons jusqu'à l'ambulance.

Heureusement, il y en a une dans le château de Monvilliers pas très loin d'ici....

—Oh! monsieur, c'est chez moi, chez sa mère, qu'il faut conduire mon fils.... Qui le soignera mieux que moi?

—Assurément personne!....

—Chez moi, monsieur, chez moi, je vous en prie!

—Soit! De cette façon, du moins, je serai tranquille sur le sort de mon ami....

Et doucement, avec des précautions maternelles, mais avec une aisance qui décèle chez lui une vigueur extraordinaire, il enlève l'officier blessé.

Il le porte dans ses bras, comme un enfant.

Sur la route, il rencontre des brancardiers. Il leur confie son précieux fardeau. Et le groupe, guidé par la grand'mère, se dirige ainsi vers la Maison blanche.

De temps en temps, toutefois, sur un signe du commandant, les brancardiers s'arrêtent et M. de Trélon-Fontaines se penche au-dessus de son ami, écoute le cœur.

—Il vit! Il vit toujours.

Sur la route de Bazeilles, des factionnaires bavarois arrêtent l'officier. Il ne peut aller plus loin. Alors, il embrasse le blessé, son frère d'armes, serre silencieusement les mains de la grand'mère et s'en retourne vers la ville où grouille, dans sa misère et son désespoir, l'armée prisonnière!

La Maison blanche était bien délabrée, trouée à tous les vents, mais il était néanmoins facile d'y installer le blessé et d'y préparer une chambre dont on reboucherait le trou, devant la fenêtre de laquelle on étendrait un drap ou une couverture pour empêcher l'air frais de la nuit d'y pénétrer, en attendant que l'on pût trouver des ouvriers pour remettre les choses en état et réparer ce qui était réparable.

Les brancardiers déposèrent Lavidry sur un matelas.

La grand'mère lui appuya la tête sur une botte de paille.

C'était tout ce qu'on put trouver comme oreiller.

Ensuite, elle courut prévenir Marthe.

Celle-ci, voyant la nuit s'écouler sans nouvelles de la grand'mère, commençait à éprouver les plus vives angoisses et à craindre que la courageuse femme n'eût été victime de la brutalité de soldats ivres.

En voyant son père étendu, Marthe se jeta sur lui.

—Prends garde! Prends garde!! dit la grand'mère. Il n'a qu'un souffle! Il est si faible! Je ne sais si nous le sauverons.

—Oui, oui, nous le sauverons, mère. Nous avons été trop éprouvées.... Dieu ne permettrait pas cela.

—Il nous faudrait un médecin....

—Hélas! comment faire? Où en trouver un?.... Ceux de Sedan doivent être auprès de nos blessés avec les médecins militaires.... Pourtant, il nous en faut un à tout prix....

Et s'adressant aux brancardiers:

—Mes amis, ne pourriez vous nous aider? nous envoyer quelqu'un? Je vais vous donner une lettre pour un docteur de nos amis.... Vous tâcherez de le rejoindre à Sedan. Vous lui direz quelle est notre détresse....

—Nous sommes à votre disposition, madame, dit l'un des soldats, mais nous pouvons, en attendant, donner à cet officier les premiers soins indispensables.

—Vite, alors, vite!

Et ils s'empressèrent auprès du blessé qui ne donnait aucun signe de vie, si blême qu'il paraissait mort.

Lorsqu'ils eurent lavé, bandé la plaie, ils s'éloignèrent.

Lavidry n'avait pas fait un mouvement,

Les soldats s'étaient à peine éloignés qu'ils remontaient.

Et ils introduisaient un médecin militaire français.

—C'est ici, major, disaient-ils.

Et ils désignaient le capitaine Lavidry.

Le chirurgien s'approcha de la grand'mère et de Marthe qui, en l'apercevant lui avaient tendues les mains suppliantes, comme si, de lui, devait leur venir pour le blessé le suprême secours.

—Madame, fit le chirurgien en s'inclinant, j'ai rencontré tout à l'heure M. le commandant de Trélon-Fontaines qui m'a prié avec tant d'instance de venir ici que je suis accouru. Mais vous comprenez que mes minutes sont bien précieuses. De chaque seconde, de chacune de ces minutes dépend peut-être la vie de quelque malheureux.

—Docteur, quel que soit ce que vous allez nous dire, nous garderons pour vous une reconnaissance éternelle.

Il s'approcha de Lavidry, débanda la blessure, l'examina.

On eût dit qu'il n'osait se prononcer.

Cela dura peu de temps et cela parut bien long pourtant aux pauvres femmes.

Parfois, comme s'il avait douté que Lavidry pût vivre encore, il cherchait le cœur pour y surprendre la vie.

Et il paraissait soucieux.

Haletantes, elles le regardaient.

Et comprenant sans doute, elles n'osaient interroger.

Enfin, il parla:

—J'aurais voulu vous donner quelque espérance....

—Docteur! docteur! dirent-elles en un cri d'angoisse.

—Il est perdu!

—Grand Dieu!

—Dans une heure la vie s'éteindra et je ne pense pas qu'il reprendra connaissance....

Elles éclatèrent en sanglots.

Il les salua, navré de leur douleur.

Mais il n'y pouvait rien.

Puis, il l'avait dit: d'autres l'attendaient, dont les vies n'étaient pas moins précieuses; d'autres mères, d'autres femmes comme celles qu'il avait devant lui pleuraient, en quelque coin perdu de France, en pensant à leurs fils, à leurs maris, et il fallait songer à ces femmes et à ces mères!

Il partit.

—Une heure! répétait Marthe à sa grand'mère! Dans une heure il sera mort, et il mourrait sans me revoir, sans me pardonner, sans comprendre qu'il est dans nos bras et que les baisers qu'il reçoit sont les tiens, grand'mère!

Mme Lavidry avait cessé de pleurer.

Et obstinément, avec une certitude singulière qu'elle puisait non point même dans la religion, mais dans la puissance de son affection maternelle, elle répondit comme elle avait fait tout à l'heure à M. de Trélon Fontaines:

—Non, je te l'affirme, Georges ne mourra pas.

Alors elles s'assirent, ou plutôt, devant le matelas jeté sur le plancher, elles s'agenouillèrent et attendirent.

Que pouvaient-elles? Rien. Tous les soins étaient inutiles.

Dès lors, qu'attendaient-elles?

Un miracle, le miracle prédit par la bonne grand'mère.

Elles l'attendirent longtemps.

Le chirurgien avait dit: "Dans une heure."

Il s'était trompé. L'heure se passa, puis une autre, puis une autre encore, et le cœur, oh! bien faible, bien faible, le cœur battait toujours.

Et le jour parut. Le jour s'écoula. La nuit revint.

Lavidry n'était pas mort.

Seulement, la syncope continuait

Mais la nature, mieux que tous les soins et mieux que tous les remèdes faisait dans ce corps son travail mystérieux.

Le second jour, le blessé remua, essaya de prononcer quelques mots.

Les deux femmes, avidement, se penchèrent au-dessus de ses lèvres pour en recueillir les paroles.

Elles crurent distinguer ces deux mots:

—A boire!

Elles lui firent boire quelques gouttes d'eau,

Il restait donc des chances pour qu'il guérît? Il fallait prévenir un médecin. Beaucoup de blessés avaient été évacués. A Sedan on trouverait plus facilement, aujourd'hui, un médecin ou un chirurgien.

La grand'mère y courut, ramena un docteur ami.

Et tous les jours une fois le docteur revint.

Lavidry fut encore une dizaine de jours entre la vie et la mort.

Il ne reprenait pas connaissance.

Une fièvre s'était emparée de lui, accompagnée de délire.

—Veillez bien sur lui, il pourrait se tuer dans un accès, avait dit le médecin.

Il n'avait pas besoin de leur faire cette recommandation.

Elles ne le quittaient pas d'une minute.

Puis la fièvre se calma, suivie de quelques jours d'un abattement extraordinaire. Pied à pied, le docteur et les deux femmes luttaient contre la mort tenace, qui, se voyant obligée de reculer, réapparaissait parfois, tout à coup, avec une dernière menace, pour être encore une fois vaincue.

Une après-midi, le médecin leur avait dit:

—Maintenant, je crois que le voilà sauvé, à la condition que nulle imprudence ne sera commise. La moindre imprudence, en effet, compromettrait son salut et le perdrait sûrement.

En entendant ces paroles, si douces et si réconfortantes dans leur malheur, les deux femmes s'étreignirent en pleurant.

C'était, ce salut de l'homme aimé, le fils, le père, sinon le bonheur, du moins la vie possible pour elles!

La grand'mère n'eût pas survécu! La fille fût morte de désespoir, se répétant jusqu'au dernier moment:

—C'est moi qui l'ai tué!

Et voilà qu'on leur promettait la vie de l'officier!

L'après-midi s'écoula, éclairé par le soleil encore chaud du milieu de septembre.

Jusqu'à ce jour, Lavidry n'avait reconnu personne.

Souvent, ses yeux s'étaient ouverts, vagues, les paupières brûlantes, et tour à tour s'étaient arrêtés sur sa mère, sur sa fille, mais sans les reconnaître.

Puis, après cela, y avait été un long et lourd sommeil, ou bien un accès de fièvre et de délire, pendant lequel le capitaine se revoyait au milieu de ses soldats, et pendant lequel, aussi, lui revenait aux lèvres, avec une sorte de douleur farouche, le nom de Marthe, de sa fille!

En l'écoutant, Marthe pleurait;

—Oh! grand'mère, il ne me pardonnera jamais!

Mme Lavidry n'osait répondre à cette question indirecte, et surtout donner à la pauvre fille l'espérance qu'elle sollicitait ainsi.

Que ferait le père, s'il revenait à la santé?

Elle ne le savait pas. Elle ne pouvait le deviner.

Aussi avec quelle anxiété, en cette fin d'après midi, attendaient-elles, toutes deux, le réveil de cette intelligence, le retour à la vie de celui qu'elles chérissaient, mais qu'en ce moment elles redoutaient bien aussi.

Elles épiaient, attentives, les moindres mouvements.

Et parfois, retenant leur souffle, elles se penchaient, pour le voir.

Enfin, il ouvre les yeux, il regarde autour de lui.

La réflexion ne vient pas encore, mais déjà, sans doute, l'instinct parle en lui et il se demande ce qu'il fait là, où il est, pourquoi cette faiblesse. La conscience de son existence lui revient, mais non encore le souvenir du passé, de ses événements de ses catastrophes.

Il aperçoit sa mère qui lui sourit, sa fille en larmes.

Qu'est ce qu'elles font là? Et lui-même?

Evidemment, c'est là sa première réflexion.

D'un mot, la grand'mère amène la clarté dans son esprit.

—Tu es sauvé, mon enfant!

Sauvé! quel danger a-t-il donc couru?....

Il essaye de se soulever sur ses mains, mais il retombe, avec un gémissement douloureux.

—Prends garde! Ne fais pas un mouvement. Tu es sauvé, mais tu es loin d'être guéri.... Ta blessure ne sera pas fermée avant de longs mois peut-être.... Prends bien garde....

Sa blessure!....

Et il porte les mains à sa poitrine...

En effet, il y a là une douleur vive qu'a réveillée le mouvement qu'il vient de faire et qui lui a arraché son gémissement.

Pourquoi? Où? Comment a-t-il été blessé?

Il a reconnu sa mère et sa fille. Il leur sourit à tous deux, du même sourire doux qu'elles connaissent bien, le sourire des jours heureux d'autrefois!....

Donc, il ne se souvient pas encore!

Et leur anxiété est grande.

Lavidry a fermé les yeux.

L'histoire du passé se déroule maintenant à son esprit. La lacune laissée dans sa mémoire par cette syncope si longue se comble peu à peu; tout revient à la fois à son intelligence surexcitée: sa visite à la Maison blanche, pendant son congé réglementaire; sa scène avec Michel Mornas; la douleur de Marthe; la guerre avec ses épisodes héroïques, avec ses désastres immérités; sa venue dans son pays natal, dans ces pauvres Ardennes rasées par la destruction des armées en marche; la lutte sur la Meuse, sous les yeux de sa mère et de sa fille... la lutte, même dans la maisonnette où il était né, où il avait passé, après la ruine de son père, à Paris, une partie de son enfance, toute sa jeunesse, puis....

Puis il se souvient toujours....

Mais ce qu'il se rappelle maintenant est si horrible qu'il croit à un mauvais rêve.

Ses doigts s'apaisent sur son front, pour chasser le cauchemar.

Et il ne veut pas que cela soit, car il dit:

—Non, non! c'est affreux.... C'est impossible!....

Tout se précise, pourtant, tout apparaît en pleine clarté!

N'a-t-il pas vu l'enfant? N'a-t-il pas, en cette fin de désastre, cherché partout la mort? Que de bras menaçants n'a-t-il pas vus, au-dessus de lui! Que de balles n'a-t-il pas entendues, sifflant un peu comme des vipères autour de son crâne! Alors, tout cela est donc vrai?

Les deux femmes suivent aisément sur son visage les phases diverses par lesquelles passe cette âme paternelle aux abois.

De nouveau, et pour s'assurer sans doute qu'il ne se trompe pas, il les regarde.

S'il se trompait, s'il était le jouet d'un odieux rêve, pourquoi sa mère serait-elle si pâle et ses yeux seraient-ils baignés de larmes?

Pourquoi Marthe serait-elle à genoux et toute tremblante?

—Oh! mon Dieu, mon Dieu, dit-il, pourquoi m'avez-vous épargné, puisque je voulais mourir?

—Père! père!..pardonne, pardonne!

Et la grand'mère, doucement:

—Si tu vis, si nous avons pu, grâce à Dieu, te sauver, c'est que Dieu désire que tu vives pour te montrer clément envers ta fille, ainsi qu'il l'a été pour toi....

Mais le père se tait.

La clémence n'est point encore descendue dans son cœur.

Dans l'extrême faiblesse où elles le voient, elles ne veulent pas le supplier trop, ce soir-là.

Il vit, il pense, il s'est souvenu.

Le pardon viendra ensuite, sans doute.

Toute la nuit s'écoule ainsi.

Elles sont si fatiguées, la grand'mère et Marthe, depuis tant de nuits qu'elles passent sans dormir, que cette fois, auprès de Lavidry qui semble reposer, elles cèdent au sommeil.

Plusieurs fois, durant cette nuit, il se réveille et il les contemple. Son regard reflète un ardent amour pour sa mère, une profonde, incurable douleur, quand il s'arrête sur la jeune fille.

La blessure de sa poitrine guérira.... celle de son âme, jamais.

Pendant les jours qui suivent, aucune allusion.

Du reste, Lavidry voudrait parler qu'elles lui imposeraient silence; le médecin l'a recommandé.

Aucune fatigue, aucune émotion surtout, sous peine de perdre le bénéfice de cette guérison miraculeuse, sous peine de mort!......

Lui les regarde, silencieuses, allant et venant!

Mais quelle vie intense dans sa pensée!

Puis, un jour, il leur fait un signe.

Et faiblement:

—Approchez!

Elles obéissent. C'est l'heure de l'explication. Il leur est impossible de la retarder davantage.

Du reste, il est assez fort maintenant, pour dire quelques mots.

C'est à Marthe qu'il s'adresse:

—Marthe! Je ne puis empêcher ce qui est!.... Tu es coupable! Ta faute est grande, aux yeux du monde elle peut se réparer par le mariage.... A mes yeux elle est et restera irréparable...... Mon affection pour toi a été atteinte si profondément que jamais plus tu ne seras désormais, la fille que j'ai tant chérie, la fille de mes rêves, la fille de mon cœur.... Je le voudrais que je ne pourrais pas....

Et sa voix s'altéra singulièrement.

Mme Lavidry lui prit la main.

—Plus tard, mon enfant, plus tard, nous parlerons de ces choses douloureuses.... Repose-toi, je t'en prie.....

—Non, non....

Il reprit haleine, péniblement.

—Lorsque tu m'as fait l'aveu de ton amour pour Michel Mornas, j'ai refusé mon consentement à ton mariage.... Un mariage de ma fille avec ce jeune homme était chose impossible, je t'ai dit pourquoi.... Mais alors ton aveu n'avait pas été complet, ta franchise s'était arrêtée en chemin.... Tu n'avais pas osé m'avouer que ta faute était plus grande et que ton déshonneur allait être rendu public par ta maternité!....

—Mon fils!.... dit encore la grand'mère, s'apercevant de la fatigue énorme de Lavidry.

—Non, j'irai jusqu'au bout de ce que j'ai à dire.... Je ne puis vouer Marthe à une honte de toute sa vie en maintenant le refus par lequel je m'opposais à son mariage. Du reste elle passerait outre ma volonté.... Et fille coupable aujourd'hui, elle deviendrait demain fille révoltée...... Elle se jouerait de ma volonté et de mon consentement.... Puisque c'est le seul moyen de te rendre l'honneur, Marthe, va, épouse celui que tu as choisi...... J'y consens....

Et comme les deux femmes, atterrées, se taisaient:

—Tu trouves un mari que tu aimes, tu oublieras vite le père que tu n'aimais pas.... Quant à ta grand'mère, elle ne te quittera pas et te consolera.... Le cœur des femmes a des pardons et des indulgences que les pères ne comprennent pas, Marthe; désormais tu es libre...... Epouse Michel....... avertis-le.... moi je ne veux pas le voir.

Marthe était toujours à genoux, auprès du lit.

Elle voulait parler. Elle ne le put. Ses yeux effarés imploraient la grand'mère.

Mme Lavidry devina que sa fille désirait que ce fût elle qui dévoilât à l'officier la douloureuse réalité.

Elle s'y résigna:

—Mon fils, Marthe n'épousera pas Michel Mornas....

Il fit un brusque mouvement de surprise.

—Pourquoi? Dans la cruelle alternative où nous sommes, n'est-ce pas, pour Marthe, le seul moyen d'effacer la tache de son passé?....

—C'est vrai, mon fils.... et quels que fussent nos justes ressentiments contre la famille de Michel Mornas, celui-ci n'en était pas responsable et il était digne de l'amour que Marthe éprouvait pour lui....

Lavidry voulut lui imposer silence.

La grand'mère ajouta d'une voix émue:

—J'ai le droit, mon enfant, de te dire tout cela aujourd'hui, puisque Marthe n'épousera pas Michel Mornas.

—Encore une fois, pourquoi, mère?

Il ne soupçonnait pas l'atroce vérité.

—Michel est mort!

—Mort! fit Lavidry simplement.

Et sa tête retombant sur l'oreiller, sans force, il s'évanouit.

IV

C'était bien la honte, irrémédiable.

Voilà ce qu'il se disait, pendant la nuit après que les soins empressés de sa fille et de sa mère l'eurent fait revenir de son évanouissement.

Et il se mit à réfléchir, désespéré, anéanti repris de noires idées de suicide, malheureux surtout d'être obligé de mépriser sa fille.

Dans la chambre délabrée par les projectiles aux meubles éventrés, une petite lampe brûlait

Maintenant Mme Lavidry et Marthe veillaient à tour de rôle, passant une nuit sur deux au chevet du malade, ce qui leur permettait de se reposer un peu.

Il y avait des Prussiens qui logeaient dans la maison, mais ils paraissaient rarement aux deux femmes et jamais n'entraient dans la chambre du malade.

Cette nuit-là était très douce, une nuit de plein été.

Presque pas d'air, aucun brouillard, et la lune brillante.

Lavidry dormait ou faisait semblant de dormir et Marthe avait approché son fauteuil de la fenêtre, remise en place depuis quelques jours.

Elle aurait bien voulu, dans cette chambre maintenant si soigneusement close, apporter le berceau du petit Robert, mais elle n'osa pas.

La vue de ce berceau serait, pour le père, une torture perpétuelle! pour elle-même une constante douleur.

Elle le laissait en bas, sous la garde de Rosalie et de la grand'mère.

Parfois, lorsque l'enfant criait, c'était un supplice aussi, car elle voyait le front du malade s'assombrir, se rider, et, sur ces traits qu'elle chérissait quand même, passer une expression cruelle qu'elle ne connaissait pas.

Alors, elle descendait vite pour le consoler le faire taire.

Pendant que Lavidry dormait, Marthe, machinalement, regardait le paysage de la Meuse, qui, sous les rayons lunaires, se déroulait devant elle.

Comme tout cela était calme maintenant.

Les bois n'avaient pas encore perdu leur verdure; l'automne n'avait pas encore jauni leurs feuilles. Les pluies n'avaient pas encore grossi et troublé les eaux de la rivière, et celle-ci coulait et clapotait, en un long ruban d'argent, entre ses rives plantées d'arbres.

Comme elle semblait loin, l'affreuse nuit d'angoisses qui, pourtant, ne datait que de quelques semaines!

De temps en temps, Marthe se retournait pour regarder son père et s'assurer qu'il dormait toujours.

Il paraissait très calme.

Il venait de se réveiller pourtant.

Il s'était soulevé, avait essayé de voir s'il était seul.

La fenêtre était presque derrière la tête du lit, de telle sorte que trop faible encore pour se remuer librement, il ne pouvait distinguer sa fille.

Et, comme elle ne faisait aucun mouvement, il ne pouvait l'entendre non plus.

Il crut que les deux femmes ne le veillaient pas en cette nuit, comme elles faisaient habituellement et qu'elles l'avaient laissé seul.

Il en éprouva une sorte de soulagement.

Ce fut presque de la joie, car il y eut, sur ses lèvres un triste et fugitif sourire.

—Seul! murmura-t il....

Et il attendit encore, ne bougeant pas, pour être plus sûr.

Non, rien.

Là bas près de la fenêtre, Marthe, rêveuse, pensant à celui qui n'était plus, à l'avenir lourd qui pesait sur elle et à sa vie désenchantée, oubliait peu à peu son père.

Comme ils étaient doux à l'œil, ces coteaux boisés et qu'il était doux aussi, ce ciel bleu dans lequel brillaient d'innombrables feux de diamants!

Lavidry ne veut pas survivre au déshonneur de sa fille.

Il veut mourir.

Il défait les bandages qui entourent sa plaie encore saignante, provoquant l'hémorragie.

Et il attend, ainsi, la mort qui est certaine.

Mais si absorbée qu'elle soit, Marthe cependant n'oublie pas son père.

Elle s'éloigne de la fenêtre, marchant sans faire aucun bruit et s'approche du lit où repose le blessé.

Il ne peut la voir, elle est derrière lui!

Et c'est ainsi que, tout d'abord terrifiée, sans voix, pour ainsi dire frappée de paralysie, elle assiste à ce suicide!

Violemment arrachés, les bandages gisent sur les draps et le sang inonde le lit.

Et, les yeux clos, l'officier attend la mort.

Marthe, enfin, recouvre la voix.

Elle jette un cri d'horreur, un cri d'épouvante.

—Grand'mère! grand'mère! au secours! au secours!

Et elle s'abat sur le lit, entourant de ses bras Lavidry qui a tressailli à ce cri et n'a qu'une crainte: celle qu'on le sauve.

—Marthe! tu étais là!

—Père! je ne veux pas que tu meures.

—Laisse-moi, mon enfant.... il est trop tard.

—Non, non, c'est horrible.

—Laisse moi, te dis je.... En mourant je te pardonnerai....

—J'aime mieux que tu vives et que tu me maudisses!

—Du reste, je te le répète, il est trop tard.... je sens les forces qui m'abandonnent.... je ne vois plus clair.... Adieu, Marthe, adieu, et puisque je meure, je te donne mon pardon....

Affolée, Marthe se précipite vers la porte, l'ouvre et à grands cris, dans l'escalier:

—Au secours, grand'mère, au secours!

Mme Lavidry entend. Elle monte. La voici auprès de son fils.

—Il a voulu se tuer.... regarde!

La pauvre vieille joint les mains.

—Ah! le malheureux! Il ne nous aime donc plus....

Il faut un médecin au plus vite. C'est Rosalie qui se charge d'amener un docteur allemand logé près de la Maison blanche, au château de Monvilliers.

Pendant que Rosalie y court, la grand'mère et Marthe arrêtent le sang, rebandent la plaie, préparent un cordial.

Elles restent atterrées devant ce nouveau malheur.

Marthe a l'air frappé de folie! Elle va, vient, dans cette chambre, au hasard, ne sachant plus où trouver les médicaments qu'elle a cent fois replacés aux mêmes endroits. Elle ne comprend plus les paroles de Mme Lavidry. Elle les fait répéter plusieurs fois. Ses mains sont agitées de convulsions. Evidemment, c'est trop pour cette nature encore frêle de jeune fille! Tant de catastrophes finiraient par ébranler sa raison!

Le docteur allemand survient.

Il parle français, heureusement.

Mme Lavidry lui explique ce qui s'est passé, mettant cette tentative de suicide sur le compte d'un accès de fièvre chaude.

Le docteur soigne Lavidry et promet de revenir, si l'on a besoin de lui, quelle que soit l'heure.

L'hémorragie, arrêtée à temps par l'intervention de Marthe, n'aura pas de suite mortelle.

Lavidry, cette fois encore, est sauvé.

Mais Marthe n'a plus quitté sa singulière attitude.

La grand'mère, inquiète, ne comprend plus ce qui se passe dans cette jeune tête.

Elle redoute quelque acte de désespoir.

Elle est sur ses gardes.

C'est à peine, maintenant, dans la prostration où elle est, si l'on peut obtenir d'elle quelques paroles.

Et c'est d'un air distrait, détaché d'elle-même, qu'elle répond.

Son regard fixe, étrange, semble suivre une pensée mystérieuse.

Laquelle?

Toute son énergie, toute sa vie semble se concentrer sur un [illegible]

Quel projet?

La grand'mère l'a vainement interrogée avec tendresse:

—Marthe, à quoi rêves-tu?

—Tu le sauras bientôt, grand'mère!

—Marthe, tu ne veux pas me faire tes confidences?

—Non, grand'mère, tu ne m'approuverais pas.

—Marthe, tu me fais peur.

—Ne crains rien, grand'mère.... Moi, il faut bien que je vive, puisque j'ai mon enfant qui réclame ma vie!....

La grand'mère n'osait plus la quitter.

Elle s'en ouvrit à son fils:

—Georges, ne sois pas trop cruel pour Marthe.... Elle est dans une surexcitation si grande que j'ai peur pour sa raison....

Mais il gardait le silence.

—Prends garde, Georges, de la pousser à quelque acte de désespoir que tu te reprocherais toujours.

Ce pardon que l'indulgente mère sollicitait, elle ne perdait pas toute espérance de l'obtenir.

Il lui semblait, à certains indices, que Lavidry faiblissait. Déjà il avait fait un grand pas lorsqu'il avait pardonné, en se croyant au moment de mourir.

De là au pardon vraiment donné, y avait-il donc très loin?

Et elle renouvelait fréquemment ses sollicitations.

Depuis quelques jours, Marthe paraissait plus calme, ou du moins Mme Lavidry le croyait ainsi.

Et, en effet, la jeune mère avait repris sa vie de tous les jours.

On ne remarquait plus chez elle de ces longues rêveries fatigantes dont elle ne sortait que les yeux battus, pâle, surexcitée avec cela, ne parlant plus, ne répondant plus.

Elle était redevenue presque souriante.

Mme Lavidry s'y trompait et quand elle aurait dû être plus que jamais sur ses gardes, elle se relâchait de sa surveillance et se prenait à espérer des jours meilleurs.

Alors elle pressait son fils de tendres instances.

—Pardonne-lui!

Un jour, il prit les mains de sa mère et lui dit:

—Ecoute, je ne veux pas, ainsi que tu me l'as fait craindre, être la cause de quelque acte désespéré.... Dans l'état d'esprit où est Marthe, il faut, en effet, tout craindre d'elle. Je lui parlerai....

—Tu lui pardonneras?......

Il ne répondit pas tout de suite.

Un dernier combat se livrait en lui.

Enfin, douloureusement:

—Je lui pardonnerai, oui...... mais quant à l'aimer de la tendresse que j'avais pour elle autrefois...... cela ne sera plus possible, mère, je t'assure, ne me demande pas cela!

—Non, non, je ne te le demande pas maintenant......

Elle ajouta, plus bas, comme pour elle:

—Plus tard! plus tard! la tendresse reviendra tout entière.

Et sans dissimuler la joie qu'elle ressentait:

—Veux-tu que je fasse venir Marthe tout de suite?

—Non, je me sens fatigué. Demain, lorsque je me serai habitué à cette pensée! demain, sans faute......

—Tu me le promets?

—Je te le jure.

Marthe, le soir, fut surprise plusieurs fois par la grand'mère ayant les yeux remplis de larmes.

De nouveau elle fut inquiète.

Sa tendresse lui disait clairement que Marthe cachait un secret. La détermination de Lavidry, par bonheur, allait mettre un terme à cette existence en partie double que l'on menait à la Maison blanche, et le calme, sinon le bonheur, allait revenir.

Au moment où Marthe rentra chez elle la grand'mère se sentit toute bouleversée par le baiser qu'elle reçut de la jeune fille.

Jamais l'enfant ne l'avait embrassée avec tant de passion.

Jamais son étreinte n'avait été si forte.

—Peut-être se doute-t elle des efforts que je fais auprès de son père, se dit l'aïeule, pour qu'elle soit pardonnée.

Et cette pensée ne fut pas sans la tranquilliser.

Enfin, demain, tout cela serait fini et la vie redeviendrait possible!

Marthe s'enferma chez elle.

Depuis quelques nuits on ne veillait plus au chevet de l'officier dont la santé tous les jours s'améliorait et qui, était hors de danger.

La grand'mère avait sa chambre auprès de celle de Marthe. Les réparations les plus urgentes avaient été faites partout, en attendant la fin de la guerre maudite.

Marthe s'approcha du berceau de l'enfant.

Le petit était réveillé et lui souriait en remuant les mains.

—Pauvre enfant, que deviendras-tu? murmura la mère.

Et sur le front où naissaient quelques cheveux bruns légers, elle déposa un baiser, qui tomba là avec une larme, suivie d'autres larmes.

L'enfant souriait à cette douleur comme s'il avait voulu la consoler.

Marthe ne se coucha point.

Appuyée contre le berceau, n'ayant même pas allumé de lampe, elle laissa ainsi s'écouler une partie de la nuit.

Vers deux heures du matin, tout reposait profondément dans la maison.

Elle alla écouter, tendant l'oreille, à la porte de la chambre où dormait sa grand'mère.

Aucun bruit.

Elle voulut,—un instant,—entr'ouvrir cette porte; mais elle résista à la tentation.

L'aïeule avait, comme tous les vieillards, le sommeil très léger.

Ce bruit la réveillerait.

Il faudrait expliquer pourquoi elle entrait, ce qu'elle venait faire à pareille heure et pour quel motif elle n'était pas couchée.

Cela, elle ne le voulait pas.

Alors, à travers la porte et vers l'endroit de la chambre où elle savait être le lit de Mme Lavidry, elle jeta des baisers.

Puis elle prit son enfant dans ses bras, l'enveloppa chaudement pour le défendre contre l'humidité nocturne, se couvrit elle-même d'un manteau.

L'enfant ne se réveilla pas.

Marthe descendit doucement, s'arrêtant chaque fois que sous son pas les marches de l'escalier craquaient. Mais comme elle était émue!

Elle avait à peine la force de porter le petit qu'elle pressait convulsivement contre son cœur.

Elle vient d'arriver au rez-de chaussée.

Là est la chambre habitée par son père......

Elle voudrait bien entrer, aussi pour l'embrasser une dernière fois comme tout à l'heure elle aurait voulu embrasser l'aïeule.

Mais elle le réveillerait, et il ne le faut pas! Elle désire que personne ne sache qu'elle est sortie, que le plus longtemps possible personne ne s'aperçoive de sa disparition.

Elle dit, la main sur les lèvres et un baiser vers cette porte close:

—Oh! père, père, je t'aime, malgré tout, de toute mon âme....

Chancelante, s'appuyant d'une main contre les murs, afin de ne pas tomber, elle longe le corridor.

Elle arrive enfin à la porte qui donne sur la route.

On ne la ferme jamais à clef.

La voici dehors, à l'air frais de la nuit, dans le brouillard qui monte de la Meuse.

C'en est fait. Elle fuit. On ne la reverra plus!....

Puisque le père s'est montré implacable, puisqu'elle a failli deux fois causer sa mort... puisqu'il la hait maintenant si fort qu'il aime mieux mourir que de vivre auprès d'elle, eh bien! elle s'en va. Elle s'en ira, au hasard, loin de son père, emportant son enfant, la honte innocente de sa vie....

—Oui, oui, dit-elle, adieu, adieu pour toujours!

Et tout à coup, retrouvant des forces, elle court, la tête baissée, très vite. Le vent qui s'élève s'engouffre dans les plis de son manteau noir et retarde sa marche, comme s'il voulait,—force inerte de la nature,—la sauver malgré elle.

Et bientôt elle disparaît dans la nuit, pendant que l'enfant endormi, repose contre son cœur qui tressaute.

Le matin, l'aïeule vient embrasser son fils.

—As-tu réfléchi, mon enfant? as-tu changé d'avis?

—Non. Dès que Marthe sera réveillée, tu la feras venir.

Alors, anxieuse et bien joyeuse tout à la fois, Mme Lavidry attend le réveil de sa fille.

Celle-ci se lève tôt, généralement.

Elle ne sera pas longtemps sans reparaître et l'aïeule prête l'oreille vers la chambre de sa fille comme si elle croyait déjà l'entendre aller et venir, ainsi que [illegible]

près de ton père.... Il a eu pitié de tes larmes.... de ton repentir.... il a eu pitié de toutes tes souffrances.... Tu vas l'entendre lui-même te dire qu'il te pardonne.

Que les minutes lui semblent longues!

—Ah! si Marthe savait, comme elle accourrait vite!

Elle patiente ainsi jusqu'à huit heures.

Elle est, à ce moment-là, un peu surprise.

Aucun bruit, de l'autre côté de la porte.

Le matin, tous les jours, Marthe va prendre son fils dans le petit berceau bleu et le garde auprès d'elle, dans son lit.

Elle lui parlait, lui disait de ces douces gentillesses des mères, qui n'ont point de sens et qui, pourtant, sont si éloquentes, et qui, sans se rattacher à aucune langue connue, peuvent être néanmoins comprises de tous les peuples!

De sa chambre, l'aïeule entendait aussi le bruit des baisers maternels et les petits cris joyeux qui les accueillaient.

Ce matin là, chose étrange, rien!

L'aïeule se décida à frapper.

On ne répond pas.

Elle frappe plus fort, mais vainement.

Alors elle se hasarde à ouvrir, très étonnée.

La chambre est vide. Le berceau est vide aussi.

Nul soupçon chez Mme Lavidry.

Parfois, il arrivait, lorsqu'il faisait beau temps, que la jeune mère sortait, faisait, avec l'enfant dans ses bras, le tour des prés qui s'étendaient entre le jardin et la rivière.

Elle rentrera bientôt, sans doute.

De la fenêtre elle peut suivre, en général, la promenade de sa petite-fille au bord de l'eau.

Elle ouvre la fenêtre et se penche.

Elle a beau regarder. La prairie est déserte.

En ce moment, elle entend la voix de son fils qui l'appelle.

Elle accourt auprès de lui.

—Eh bien, mère, pourquoi n'amènes-tu pas Marthe?

—Marthe n'est pas chez elle.

—Sortie?

—Oui, oui, sans doute......

Et déjà un vague effroi s'empare de la grand'mère.

Elle descend auprès de Rosalie.

—Où est Marthe?

Rosalie est surprise.

—Mlle Marthe? mais je ne sais pas, madame......

—Elle n'est pas dans sa chambre.

—Ça lui arrive souvent de se mouiller les pieds à la rosée, auprès de la Meuse...... Il n'y a pas lieu de s'inquiéter....

—L'avez-vous vue sortir?

—Pour cela, non. Elle était sortie, sûrement, avant que je me lève....

—Et à quelle heure vous êtes-vous levée?

—A six heures. Il faisait encore nuit.

La grand'mère se tait.

Son effroi augmente. Elle prévoit quelque malheur.

Cependant elle ne veut rien dire à son fils. Elle rentre souriante.

Et sur un regard interrogateur:

—Oh! elle ne peut tarder maintenant....

Et elle s'assied, cherchant à retrouver tout son calme, à cacher surtout à son malheureux fils ses mortelles angoisses.

Les heures s'écoulent.

Lavidry s'agite dans son lit.

—Il est impossible que Marthe ne soit pas rentrée......

—Je vais voir, dit la grand'mère.

Elle sort, mais sans aucune espérance.

La catastrophe est imminente.

Pour elle Marthe a fui. Marthe ne reviendra plus. Est-ce une fuite seulement ou bien a-t-elle voulu chercher, dans les eaux de la Meuse, l'oubli de tout, et entraîner avec elle son enfant dans la mort?

A cela se réduisait son incertitude.

Dans la chambre de Marthe, elle cherche, partout, dans les meubles, une indication, un signe, une lettre, un adieu.

Rien!

—Ah! l'ingrate! l'ingrate! murmure l'aïeule en larmes.

Et demi morte d'épouvante, de douleur, écrasée par ce dernier coup, elle revient auprès du malade.

Son visage est si changé que Lavidry comprend tout.

—Marthe?

—Nous ne savons ce qu'elle est devenue.

—L'enfant?

—Disparu, comme elle!

—Mon Dieu! mon Dieu! c'est ma faute! murmure le blessé.

Et il reste effaré, regardant l'aïeule, devinant le reproche de ces yeux mouillés de larmes, le reproche de ce cœur qui avait pardonné et qui conseillait l'indulgence.

—C'est un coup de folie, elle reviendra....

—Je la connais. Depuis longtemps elle rêvait à ce projet, depuis le jour où tu as voulu mourir, devant elle, en arrachant les linges sanglants qui recouvraient ta blessure. Ce jour-là sa résolution a été prise. Elle s'est dit puisque tu voulais mourir à cause d'elle, elle s'en irait loin de toi, afin de t'épargner sa vue, qui t'était devenue odieuse. Je devinais tout cela; pourtant, j'avais cru qu'elle s'était calmée depuis quelque temps. C'était pour mieux me tromper, sans doute....

—Elle reviendra.... Où irait-elle, seule, avec cet enfant?

—Je la connais. Elle ne reviendra pas!

—Mais c'est ma faute! c'est ma faute!

La grand'mère ne répondit pas.

Mais son silence était plus éloquent que tout ce qu'elle eût dit.

—Je t'en supplie, mère, ne perds pas une minute, va, informe-toi.... Il est possible que tu obtiennes quelque renseignement.... que tu rencontres un passant qui l'a reconnue et qui puisse te guider sur ses traces et la faire retrouver.... Va, mère.

Il s'arrête.

Une effroyable pensée étrangle sa voix.

—Mère! mère!

—Mon enfant! dit l'aïeule en s'essuyant les yeux.

—Et si elle est morte?

Mais la grand'mère se hâte de le rassurer.

—Tout à l'heure je te disais: Je connais Marthe. Elle ne reviendra pas. Maintenant, je puis te dire aussi: Je suis certaine que Marthe n'est pas morte. Si elle avait voulu mourir, elle nous aurait laissé son enfant.... Et quand l'envie d'en finir lui est venue, jadis, alors qu'elle craignait ta haine, ta douleur, c'est la pensée de son enfant qui, seule, la retenue.... Non, non, mon fils, je te le dis, Marthe n'est pas morte....

—Alors, va, mère, va, informe-toi....

—Oui, oui, et que Dieu veuille bien me conduire.

Elle s'habilla et sortit.

Ce n'était pas chose facile que de faire semblable enquête.

D'après la déclaration de Rosalie, Marthe avait dû s'enfuir pendant les heures de nuit.

Donc personne ne l'aurait vue, ne l'aurait rencontrée.

Oh, comment diriger cette enquête?

Marthe avait-elle fui vers la Belgique, dont la frontière n'est pas loin de Sedan? A-t-elle fui par les forêts qui bordent cette frontière, gagné Bouillon? Ou bien, suivant la Meuse, est-elle allée vers Donchery, vers Mézières? Pour de là s'enfoncer, au hasard de toutes les aventures, dans l'inconnu?

L'aïeule passe sa journée à Bazeilles où quelques habitants sont revenus, vivant au milieu des ruines lamentables, à Balan, ce faubourg de Sedan qui garde, lui aussi, des traces de la lutte récente; à Sedan même qu'elle parcourt, frappant à toutes les maisons amies, contant sa peine, faisant partager son angoisse, s'informant, demandant.

Hélas! elle reçut partout la même réponse:

—Nous ne savons rien! Nous n'avons pas vu votre fille!....

Elle revint, désespérée, à la Maison blanche.

Lavidry se mourait d'inquiétude.

Sa détresse était si grande que l'aïeule ne pouvait plus songer à lui adresser de reproches.

Elle ne pouvait que pleurer avec lui.

—Eh bien? demande-t-il.

C'est tout ce qu'il peut dire.

La grand'mère s'abat dans un fauteuil, anéantie.

—Rien! rien! J'ai eu beau interroger.... Personne n'a pu me donner la moindre indication....

—Mère, ne te décourage pas, je t'en prie.... Demain, prends une voiture.... fais-toi conduire dans tous les hameaux voisins, dans toutes les fermes.... Tu trouveras, j'en suis sûr, tu trouveras...

—Oui, mon fils, j'irai, dit-elle simplement.

Et, en effet, le lendemain matin, dès les premières lueurs de l'aube, elle repartait, courageusement, dans une voiture conduite par un fermier de Balan.

Elle resta absente pendant trois jours.

Il n'y eut pas un village qu'elle ne [illegible]

Partout elle donnait le signalement de Marthe.

"Une toute jeune femme, de dix-huit à vingt ans, très belle, portant un tout jeune enfant dans ses bras...."

Quelques-uns la regardaient avec curiosité, n'étant pas loin de croire que l'aïeule avait perdu la raison.

D'autres,—la plupart,—l'écoutaient avec sympathie.

Mais nulle part elle ne reçut de renseignements.

Marthe semblait avoir disparu, comme évanouie, comme enlevée du monde, sans laisser de trace derrière elle.

L'inconnu formidable où elle s'était jetée si désespérément la protégeait de ses voiles et de ses mystères, se mettant à tout jamais entre elle et ceux qui l'aimaient, que sa fuite désolait, qui la cherchaient, cette mère qui n'avait jamais cessé de l'adorer, malgré sa faute, ce père, qui, après s'être montré si dur, en était arrivé doucement jusqu'au bord du pardon et de l'oubli!

Ce fut cette triste histoire qu'elle dut raconter à Georges Lavidry lorsqu'elle rentra à la Maison blanche après ses recherches infructueuses.

Mais il y eut, pourtant, une crainte dont elle ne lui fit point part.

Pour avoir aussi complètement disparu, l'aïeule, malgré l'assurance contraire qu'elle en avait donnée à son fils, n'était pas éloignée de croire maintenant que Marthe était morte!

Le père était si accablé par cette catastrophe imprévue que Mme Lavidry ne voulut lui adresser aucun reproche.

C'était lui qui avait amené l'enfant jusqu'à ce précipice.

Il en souffrait le premier cruellement.

Il avait dit qu'il n'aimerait plus sa fille et qu'il ne retrouverait plus jamais pour elle la vive tendresse d'autrefois.

Et voilà qu'il s'apercevait, à présent, à la douleur aiguë qui torturait son cœur, qu'il l'aimait toujours, malgré tout!

Dans son sommeil il y pensait.

Le nom aimé de la fille absente revenait sur ses lèvres, trahissant ainsi le deuil où il était:

—Marthe! chère Marthe!

Mais c'était vainement qu'il l'appelait.

L'enfant ne revint pas!

V

Que devenait-elle? Où la conduisait le hasard, ce grand maître de tant de destinées?

Elle était partie sans projet, sans but fixe, avec seulement l'idée,—conçue depuis longtemps,—qu'elle devait s'en aller puisque son père ne voulait plus d'elle.

Cela avait germé naturellement dans son cerveau, surexcité par trop de douloureux événements,—comme la logique même de la situation inextricable où elle se trouvait.

Lorsqu'elle sortit de la Maison blanche, elle s'engagea tout de suite le long de la route qui mène à Sedan.

Elle marchait d'un grand pas allongé, sans fatigue, car elle était robuste, et du reste n'avait-elle pas contre son cœur de quoi lui rendre des forces, ce petit être qu'il lui suffisait d'embrasser de temps en temps pour retrouver tout son courage, toute sa vigueur?

Ce qu'elle désirait tout d'abord c'était mettre le plus de distance possible entre elle et son père, afin qu'on ne pût la retrouver si la grand'mère,—Marthe s'y attendait,—la faisait rechercher.

Elle n'était pas partie sans argent.

Elle avait emporté ses économies de jeune fille, deux ou trois mille francs qui provenaient de cadeaux faits par la grand'mère à certains jours de fête, à certains anniversaires.

En cela, elle avait songé surtout à l'enfant.

Elle voulait lui épargner le plus de misères possible.

Pour elle, après la guerre, elle trouverait bien du travail quelque part; elle était adroite, habile ouvrière; ce qu'elle avait fait jusqu'alors pour son agrément, elle le ferait pour vivre.

Elle était aussi très instruite, parlant l'anglais, musicienne, pouvant enseigner le dessin, le pastel et l'aquarelle.

L'avenir, puisqu'elle pouvait attendre, ne l'effrayait pas.

Ces réflexions lui étaient venues avant son départ.

Mais lorsqu'elle se vit toute seule avec ce bébé, pendant la nuit, par les grandes routes de ce pays conquis, elle ne put s'empêcher de frissonner.

Ayant toujours vécu dans l'asile calme de la Maison blanche, sous l'œil caressant de l'aïeule, avec, auprès d'elle sans cesse, son sourire si doux et si plein de maternelle tendresse, elle s'épouvantait de son isolement, de la responsabilité encourue qui pèserait sur elle.

Comment se défendre? Comment protéger son petit?

Mais nulle hésitation, nulle envie, surtout, de revenir en arrière.

C'était une vie nouvelle qui commençait, avec ses imprévus terribles et elle se disait bien, en regardant défiler à sa droite et à sa gauche, le long de la route, toutes les choses familières à ses yeux, maisons, jardins, coteaux, bosquets, prairies, qu'elle les revoyait pour la dernière fois!

Elle ne s'était point fait non plus d'itinéraire.

Tous les coins de France lui seraient bons pourvu qu'elle y pût vivre en paix de ses souvenirs, s'y nourrir de sa douleur et rêver à son aise à Michel qui n'était plus.

Rapide et tragique avait été cet amour, de son début à son dénouement.

Dans son âme, ne s'élevait aucun reproche contre Michel.

Il était en tout digne d'être aimé.

Nul homme n'était plus franc, nul n'était plus doux! Et très savant avec cela, autant que modeste!

Toute la jeunesse de Michel s'était écoulée au milieu des études les plus sévères; il n'avait point vécu de l'existence ordinaire des jeunes gens riches et, soit dédain, soit,—ce qui est moins rare qu'on le pourrait penser chez les hommes,—soit pudeur, il méprisait les amours banales qui écœurent et rapetissent.

Ces deux cœurs, inexpérimentés tous deux, avaient commis la lourde faute de ne savoir point se défendre.

Il n'y avait pas eu de séduction.

Il y avait eu surprise et abandon, griserie de trop d'amour.

Non, en elle, aucun reproche. Il avait été son mari. Elle ne le considérait pas autrement. Elle porterait toute sa vie le deuil de l'être qu'elle avait chéri, elle n'en aimerait jamais d'autre.

Et plus tard, quand Robert, lui-même, parviendrait à l'âge d'homme, elle lui raconterait le passé.

Elle aurait appris à l'enfant à aimer et à respecter le souvenir du père qu'il n'avait point connu; elle se serait appliquée à lui en donner toutes les qualités solides, toutes les vertus; en Robert, elle ferait revivre Michel.

Et alors, au jour où elle lèverait aux yeux de l'enfant le voile qui lui dérobait encore le passé, elle serait bien sûre que son respect n'en serait pas diminué et qu'il tendrait les bras en lui disant:

—Tu es la meilleure et la plus adorable des mères!

Oui, voilà ce qu'elle voulait être!

Voilà ce qu'elle serait:

—La plus adorable des mères!

Et elle fuyait, dans les ténèbres, en cette nuit brumeuse que refroidissait le brouillard de la rivière et des vastes forêts prochaines; elle fuyait par les chemins défoncés sous l'écrasement du pied des vainqueurs, ne se doutant pas, la pauvre exilée, que la nuit maudite de Bazeilles pèserait sur son existence entière!

Elle marcha toute la nuit, toute la matinée du lendemain sans s'arrêter nulle part que dans le coin de quelque bois où elle se reposait un moment lorsqu'elle devinait que l'enfant avait besoin de ses soins maternels.

A Mézières, qu'elle traversa, et qui était encombrée de gardes nationaux, de francs-tireurs et de soldats du 3e et du 6e de ligne, réduits à une inaction forcée par l'isolement où se trouvait la ville, elle mangea au Pont-d'Arches, puis, dans un magasin voisin, elle acheta des langes pour bébé.

Personne ne lui adressa de questions indiscrètes.

Elle passa inaperçue.

Les chemins de fer des Ardennes étaient depuis le mois de septembre au pouvoir des Allemands et ne fonctionnaient plus que pour le transport des troupes ennemies.

Elle repartit, à pied, sur une route montueuse où, de distance en distance des postes prussiens étaient installés pour surveiller la ville.

Les soldats ne l'inquiétèrent point.

Elle atteignit le soir un gros village, Launois, sur la route de Rethel, où elle passa la nuit.

Et le lendemain matin, de bonne heure, elle apprenait qu'une voiture, réquisitionnée par l'ennemi à quelque temps de là, et dont le conducteur était depuis deux jours à Launois reprenait, ce jour-là même, la direction de la [illegible]